

Première partie

Connais ton ennemi

L'opération Overlord avait été planifiée dans ses moindres détails, minute par minute. Le succès du Débarquement allait pourtant dépendre aussi de l'exactitude des reconnaissances de terrain, de la météo, et de la mobilisation des défenses allemandes. Grâce à ses survols réguliers, la Royal Air Force en savait long sur les dispositifs défensifs de la côte, mais des missions commandos clandestines durent être envoyées sur les plages de Normandie pour récolter des renseignements plus détaillés.

La Résistance française joua un rôle important dans l'actualisation des informations sur les fortifications côtières et les mouvements de troupes. Grâce à des postes émetteurs clandestins, la section du Calvados de l'Organisation civile et militaire transmettait ses observations directement aux stratèges du SHAEF en Angleterre.

Les réseaux de résistance, appelés « *circuits* » en anglais, guettaient les messages codés diffusés par Radio Londres

qui devaient leur annoncer l'approche du Débarquement et le début des opérations de sabotage.

Les forces allemandes en Normandie – la 7^e armée – faisaient partie du groupe d'armées B, commandé par le feld-maréchal Erwin Rommel. Son mur de l'Atlantique récemment renforcé était en grande partie tenu par des soldats d'une loyauté toute relative: des appelés et les *Osttruppen* (soldats enrôlés dans les territoires soviétiques occupés). La 21^e Panzerdivision était aussi sous le commandement de Rommel, mais deux autres divisions blindées sur lesquelles il comptait en renfort ne pourraient intervenir que sur ordre d'Hitler.



Le maréchal Rommel inspectant les défenses de la côte normande. Il l'avait prédit: «C'est ici que les Alliés vont débarquer.»

Derrière les lignes ennemies

George Lane aimait le risque. Il vivait sa vie comme une partie de poker, avec des nerfs d'acier et beaucoup d'audace, sans craindre de jouer le tout pour le tout.

Son attrait pour le danger l'avait conduit à entrer dans les commandos. De même, il s'était porté volontaire pour une mission secrète excessivement dangereuse, l'opération Tarbrush. La deuxième semaine de mai 1944, Lane devait pénétrer de nuit en France occupée, à la rame dans un canot pneumatique noir, pour aller voir de plus près un nouveau type de mine que les Allemands étaient en train d'installer sur les plages normandes.

Lane était presque une caricature d'aventurier anglais. Le chic campagnard de son costume en tweed n'aurait pas dénoté dans une grande chasse écossaise. Il avait les cheveux gominés à la Cary Grant, séparés par une raie bien droite. Toute ressemblance s'arrêtait là. Aucun acteur n'aurait pu contrefaire la dureté de son regard et sa détermination. Lane raconta plus tard ses hauts faits d'armes dans un anglais tellement parfait qu'on aurait presque pu

croire son accent artificiel. On n'aurait pas été très loin du compte : il était en réalité hongrois – de son vrai nom Dyuri Lanyi – et avait d'ailleurs joué dans l'équipe hongroise de water-polo au début de sa jeunesse.

Arrivé en Grande-Bretagne près de dix ans plus tôt, il s'était engagé chez les Grenadier Guards dès le début de la guerre, mais ses origines, qu'il ne cachait pas encore, lui avaient aussi valu un ordre d'expulsion du Home Office. Il n'avait été sauvé *in extremis* que grâce aux démarches de relations haut placées.

« Totalement anglais dans ses vues et sa mentalité », affirmait avec conviction son protecteur, Albert Baillie, le doyen de la chapelle Saint-Georges à Windsor, ajoutant que Lane avait « le génie de bien s'entendre avec tout le monde¹ ». Un talent qui devait lui rendre de fiers services au cours des semaines précédant le jour J.

Il aurait pu être dégoûté de la cause alliée en raison du peu d'égards des fonctionnaires de Whitehall, mais au contraire, têtu de nature, il persista. Il s'engagea en 1943 dans la X-Troop, une unité des forces spéciales britanniques composée d'étrangers venant des pays occupés par les nazis.

Une fois accepté dans cette compagnie d'élite polyglotte, il reçut une fausse identité et une couverture pour rendre compte de sa vie passée. Il put ainsi choisir un pseudonyme. Il prit d'abord Smith pour la bonne raison que c'était le nom le plus anglais auquel il pouvait penser. « Ne faites pas le con, protesta Bryan Hilton-Jones, le coriace commandant de la X-Troop. Vous n'arrivez même pas à prononcer ça correctement². » C'était un peu injuste, car l'anglais de Lanyi était un modèle du genre – mais Hilton-Jones ne pouvait se permettre de courir aucun risque. Il lui proposa de prendre plutôt Lane (version anglicisée de

Lanyi) et de se faire passer pour un Gallois, ce qui permettrait d'expliquer les inflexions rocailleuses susceptibles de lui échapper parfois.

Au cours de la deuxième semaine du mois de mai 1944, Lane fut briefé en détail sur sa mission. Hilton-Jones lui apprit qu'une nouvelle sorte de mine allemande avait été détectée lors d'un raid de la RAF. Une série d'explosions spectaculaires avaient été provoquées par une bombe qu'un Spitfire avait larguée par erreur à marée haute sur une plage du nord de la France. Par chance, le phénomène avait été saisi par la caméra de reconnaissance, ce qui avait permis aux spécialistes de l'étudier. Ils en avaient déduit que les nazis avaient mis au point «une mine encore inconnue³» dont les détonations se propageaient en ligne le long de l'estran. L'image du film était trop mauvaise pour révéler son mécanisme, mais il était clair qu'une telle arme présentait un grave danger pour le Débarquement allié.

La seule façon d'en savoir plus, avait estimé Hilton-Jones, serait d'envoyer des hommes à terre. Il avait alors mis au point une expédition clandestine qui allait demander de l'adresse, du courage et même un total mépris du danger.

Le plan était le suivant : Lane et trois camarades traverseraient la Manche à bord d'une vedette lance-torpilles très rapide, et accosteraient à la rame à bord d'un petit canot noir. Une fois à terre, deux hommes resteraient près de l'annexe tandis que les deux autres se glisseraient en haut de la plage, photographieraient la mine avec un appareil infrarouge, puis s'éclipseraient en toute hâte. Si tout se passait bien, ils seraient de retour en Angleterre à temps pour le petit déjeuner.

Il y avait bien sûr la possibilité que la mission tourne mal. Dans ce cas, les conséquences seraient tragiques car

l'ordre Commando d'Hitler stipulait l'exécution de tous les combattants irréguliers capturés. Il y avait là déjà largement de quoi s'inquiéter, mais avant d'être abattus, Lane et ses camarades risquaient très vraisemblablement d'être torturés par la Gestapo qui voulait à toute force découvrir où les Alliés comptaient débarquer.

Il aurait certainement été plus sage d'y réfléchir à deux fois avant d'accepter de se lancer dans une mission aussi dangereuse, mais Lane donna sa réponse avec la même rapidité que le jour où Hilton-Jones lui avait demandé s'il voulait intégrer les commandos: «Et comment donc⁴!»

L'opération Tarbrush était programmée pour le 17 mai, une nuit de nouvelle lune qui promettait d'être particulièrement sombre. Lane choisit comme coéquipier un sapeur du nom de Roy Wooldridge pour l'aider à photographier les mines, tandis que le sergent Bluff et le caporal King monteraient la garde près du canot. Les quatre hommes étaient des braves parfaitement entraînés. Ils ne doutaient pas un instant de réussir leur mission.

L'équipée commença très bien. Les hommes traversèrent la Manche à bord de la vedette lance-torpilles puis montèrent dans le canot pneumatique noir. Ils abordèrent à la rame sans être vus à exactement 1 h 40. Le temps était très favorable: il pleuvait des cordes, et un vent de mer violent projetait une écume glacée sur le sable. Pour les patrouilles allemandes qui surveillaient la côte, la visibilité était nulle.

Les quatre hommes se séparèrent comme prévu. Bluff et King restèrent au canot, tandis que Lane et Wooldridge rampaient dans le sable mouillé. Ils trouvèrent les nouvelles mines à quelques centaines de mètres plus loin sur la plage, et Lane sortit son appareil photo infrarouge. Mais au moment où il prenait son premier cliché, l'appareil émit

un flash brillant. La réaction fut immédiate. « Un appel en allemand retentit et dans les dix secondes, il fut suivi par un cri semblable à celui d'un homme qu'on égorge⁵. » Peu après, trois coups de feu éclatèrent sur la plage.

Ce fut le signal d'un feu d'artifice grandiose. Les Allemands firent partir des Star shells et des Very lights (deux types de fusées éclairantes) pour illuminer la plage, puis se mirent à tirer à l'aveuglette dans la pluie battante, n'arrivant pas à voir où se cachaient les intrus.

Lane et Wooldridge s'enfonçaient de leur mieux dans le sable pour éviter les balles, mais ils étaient totalement exposés, au beau milieu des tirs croisés. Deux patrouilles ennemies avaient en effet ouvert le feu, et il devint vite clair qu'elles se tiraient l'une sur l'autre. « Nous en aurions peut-être ri, nota Lane par la suite, si nous avions été dans une position un peu moins précaire⁶. »

Il était près de 3 heures du matin quand les tirs cessèrent enfin et que les projecteurs allemands s'éteignirent. Le sergent Bluff et le caporal King, convaincus que Lane et Wooldridge étaient morts, avaient tout de même laissé le canot à leurs malheureux camarades au cas où, et avaient entrepris la longue et épuisante traversée à la nage jusqu'à la vedette. Après un long effort, ils grimpèrent à bord, dégoulinants et complètement gelés, et furent ramenés en Angleterre. Ils auraient finalement leurs œufs au bacon.

Le petit déjeuner de George Lane et Roy Wooldridge promettait d'être nettement moins agréable. Ils lancèrent des signaux vers la mer dans l'espoir d'attirer l'attention de la vedette, puis allumèrent une lumière rouge continue, mais sans plus de résultat. En rampant au bord de l'eau, se demandant que faire, ils tombèrent sur le canot. Lane regarda sa montre. Il ne restait qu'une heure avant

l'aube, ce qui leur laissait très peu de temps pour fuir, d'autant plus que la tempête se déchaînait, formant des creux énormes. Des conditions loin d'être idéales pour traverser la Manche dans une embarcation pas plus grande qu'une baignoire.

« Grelottant dans nos vêtements mouillés, nous tâchions de nous remonter le moral en nous disant qu'on nous enverrait peut-être un hydravion Catalina pour nous récupérer. » Dégoûté, Wooldridge remarqua qu'il allait manquer sa lune de miel. Lane ne put que rire de l'absurdité de la situation. « Et il était là, le pauvre idiot, avec moi dans un canot. »

Leur espoir d'être sauvés par un hydravion prit un fameux coup dans l'aile juste avant l'aube. Alors que Cayeux-sur-Mer s'éloignait, Lane remarqua soudain un point sur la mer, qui grandissait à vue d'œil. Une vedette allemande approchait à toute vitesse. Ils jetèrent aussitôt leur équipement le plus compromettant par-dessus bord, en commençant par l'appareil photo, mais gardèrent leurs pistolets et leurs munitions. Lane envisageait un plan d'action très culotté : « Bondir hors du canot en tirant, désarmer l'équipage, et s'emparer du bateau⁷. » Leurs poursuivants allemands ne s'arrêtèrent pas mais décrivirent des cercles autour de leur canot. Voyant cela, Lane comprit qu'ils n'avaient aucune chance de s'en tirer. « Quatre ou cinq mitraillettes Schmeisser nous menaçaient. » Les deux hommes jetèrent leurs pistolets à la mer. Puis « avec un geste assez théâtral, nous avons mis les mains en l'air⁸ ».

Ils furent aussitôt arrêtés et ramenés à Cayeux-sur-Mer, les Allemands empruntant avec précaution un chemin tortueux dans la marée montante. Lane eut une belle frousse rétrospective en comprenant qu'ils étaient passés à la rame

sur un gigantesque champ de mines. « Nous avons eu une veine incroyable de nous en sortir sans être pulvérisés. »

Les deux hommes se savaient presque certainement condamnés. On les sépara dès l'arrivée, et Lane fut poussé dans une cave sans soupirail, « très humide et très froide ». Ses vêtements étaient trempés et il claquait des dents. Il avait aussi besoin de s'alimenter car il n'avait rien avalé depuis son départ d'Angleterre.

Il reçut bientôt la visite d'un agent de la Gestapo. « Vous savez sûrement, lui dit ce dernier, que nous allons être dans l'obligation de vous fusiller parce que vous êtes de toute évidence un saboteur et que nous avons reçu l'ordre strict de tuer tous les saboteurs et les membres des commandos. » Lane tenta de lui tenir tête et de le persuader que ce serait une très mauvaise chose de les supprimer. L'homme de la Gestapo se contenta de froncer les sourcils. « Qu'étiez-vous en train de faire ? »

Pendant qu'ils étaient en mer, Lane et Wooldridge avaient arraché de leur treillis leurs badges des commandos parachutistes, sachant que cela conduirait fatalement à leur exécution. Ils avaient aussi échafaudé une histoire pour expliquer leur présence dans le canot. Ces précautions ne leur furent d'aucune utilité. L'interrogateur allemand examina le treillis de Lane et lui dit qu'il « voyait où les badges s'étaient trouvés ». Lane eut alors vraiment peur pour la première fois. « Ils savaient que nous faisons partie des commandos. »

La situation devint encore plus pénible quand les agents de la Gestapo lui demandèrent des informations sur le Débarquement allié qui, ils s'en doutaient, allait être lancé d'un jour à l'autre. « Ils me menaçaient et je répétais : “Je suis désolé, mais je ne peux rien vous dire d'important parce que je ne sais rien d'important⁹.” » On lui refusa eau

et nourriture – le prix à payer pour son refus de parler – et l’interrogatoire devint vraiment musclé. L’épreuve ne prit fin qu’à la nuit tombée. Les deux hommes furent encore enfermés séparément dans des caves et se préparèrent à passer une nuit blanche.

Lane, qui avait été entraîné à la guerre psychologique, parvint à garder des objectifs clairs. Le jour J étant si proche, il fallait à tout prix réussir à s’évader. Il tâtonna autour de lui pour se repérer dans le noir, et découvrit que le tuyau de poêle était retenu au mur par un morceau de fil de fer. Il parvint à le récupérer, lui donna une forme de crochet et l’inséra dans la serrure de sa cellule. Après quelques manipulations, il entendit un déclic, et la porte s’ouvrit. Les commandos n’avaient pas volé leur réputation de corps d’élite.

Le couloir était plongé dans l’obscurité. Lane avança en se guidant le long des murs, mais il trébucha sur une sentinelle allemande allongée sur le sol. «Retournez dans votre cellule! aboya le garde. Il y a une autre sentinelle au bout du couloir¹⁰.» Ainsi, sa tentative d’évasion prit fin presque avant d’avoir commencé.

Lane, qui savait pourtant très bien gérer la pression, eut la peur de sa vie quand la porte de sa cellule fut ouverte à l’aube par un médecin en blouse blanche. «Je me suis dit, mon Dieu, qu’est-ce qui va se passer?» On lui mit un bandeau sur les yeux et on lui attacha les mains dans le dos, et Wooldridge subit le même sort. On les fit monter tous les deux dans une voiture qui partit dans un ronflement de moteur. Lane demanda où on les emmenait, mais ne reçut pas de réponse.

«En m’adossant à la banquette, je me suis aperçu que le bandeau avait été noué si fort que je pouvais voir par-dessous le tissu de chaque côté de l’arête de mon nez¹¹.»

Contrairement aux précautions prises en Angleterre, les Allemands n'avaient pas enlevé les panneaux routiers, ce qui permit à Lane de voir le nom des villages qu'ils traversaient. « Peu avant d'arriver à destination, j'ai pu voir un panneau qui disait : La Petite Roche-Guyon¹². »

Il se dit que c'était la fin du voyage, qu'on allait le faire descendre de la voiture pour l'abattre.

La voiture militaire allemande s'arrêta dans l'allée privée d'une propriété, les portes furent ouvertes et le bandeau enlevé des yeux de Lane par un garde. En recouvrant la vue, il fut saisi d'étonnement. « Mon Dieu ! souffla-t-il. Quel endroit étrange ! C'est incroyable¹³ ! » Ils étaient devant un château fort accroché au pied d'une falaise, ancienne forteresse médiévale que ses propriétaires, au siècle des Lumières, avaient convertie en un élégant palais du XVIII^e siècle. Sur le promontoire crayeux qui se dressait à l'arrière, trônait la tour du donjon médiéval, tandis que le château lui-même était entouré d'épais remparts. Le château de La Roche-Guyon appartenait à la famille de La Rochefoucauld depuis des générations, et nichait là sa splendeur depuis le règne de Louis XIV, le Roi-Soleil. L'ajout d'une façade en pierres de taille avait considérablement adouci son austérité, mais les barbelés et les bunkers en béton montraient bien que les lieux avaient retrouvé leur destination militaire.

Lane et Wooldridge n'eurent guère le temps d'en admirer l'architecture. Ils furent conduits à l'intérieur, poussés à travers le hall d'entrée, puis placés dans des pièces séparées. Alors que Lane pensait être arrivé au bout de ses surprises, un garde vint lui apporter une tasse de thé bien chaud.

La pièce dans laquelle on l'avait fait entrer n'ayant pas été fermée à clé, il fit tourner la poignée et jeta un coup d'œil à l'extérieur. « Il y avait là un chien » – un berger

allemand – «qui avait l’air particulièrement méchant.» Il se mit à gronder et fut retenu par le garde. «Alors je me suis dit que j’avais intérêt à me tenir tranquille¹⁴.»

Lane ne savait toujours pas pourquoi il avait été amené dans ce château, mais il l’apprit vite. «Au bout d’un petit moment, un officier très élégant entra et, à mon immense surprise, me serra la main.» L’homme parlait anglais d’un ton tranchant comme un couteau. «Comment se passe la vie en Angleterre? demanda-t-il. Il fait toujours très beau à cette époque de l’année, n’est-ce pas¹⁵?» Lane n’en revenait pas: il avait l’impression de se trouver dans le monde étrange d’*Alice au pays des merveilles*. Mais il avait une préoccupation plus pressante: il avait très faim. Il dit à l’officier qu’il n’avait rien mangé depuis près de quarante-huit heures. L’Allemand lui présenta de plates excuses et demanda qu’on lui serve immédiatement des sandwiches au poulet et du café. «Formidable», songea Lane dont le moral remonta en flèche.

Pendant qu’il se sustentait, l’officier lui dit: «Savez-vous que vous allez rencontrer quelqu’un de très important?»

Lane attendit la suite: rien ne pouvait plus l’étonner.

«Je veux recevoir l’assurance que vous allez vous conduire avec dignité», ajouta l’Allemand.

Lane rétorqua vertement: «Je suis un officier et un gentleman, il est inconcevable que je me conduise autrement.» Tout de même un peu curieux, il ajouta: «Qui vais-je rencontrer?»

L’officier se mit presque au garde-à-vous et répondit d’une voix martiale: «Vous allez voir Son Excellence le feld-maréchal Rommel.»

Lane fut stupéfait. Rommel, surnommé le *Wüstenfuchs*, c’est-à-dire le Renard du désert, était l’un des plus grands dignitaires du Troisième Reich. Un des plus hauts gradés,

réputé invincible, qui avait enchaîné les victoires en Afrique du Nord avant de se retrouver face à son ennemi juré, le général Montgomery. Vaincu dans les sables brûlants du désert, mais toujours idolâtré par ses troupes, il avait été décoré par le Führer de la plus enviée des distinctions militaires, la croix de chevalier de la croix de fer avec feuilles de chêne, glaives et brillants. Même si certains murmuraient que son heure de gloire était passée, il avait reçu le commandement du groupe d'armées B, chargé de défendre les côtes du nord de la France. Le château de La Roche-Guyon était son Q.G. opérationnel.

«J'en suis ravi, dit Lane à l'officier, car nous avons une grande admiration pour lui dans l'armée britannique¹⁶.» Rommel s'était en effet forgé une excellente réputation lors de la campagne d'Afrique du Nord, où il avait combattu avec honneur et habileté.

Lane fut tellement enthousiasmé par la perspective de rencontrer Rommel, qu'il en oublia sa peur bien légitime d'être exécuté. Il était très curieux de se retrouver face à l'homme dont la mission était de faire échouer le Débarquement allié en France.

L'officier lui conseilla de se rendre présentable dès qu'il aurait terminé ses sandwiches. Lane ne niait pas qu'il était «plutôt crasseux», mais il fut tout de même très étonné qu'on lui fournisse une lime pour se recurer les ongles. Une fois sa manucure terminée, on le conduisit par les couloirs du château jusqu'à la bibliothèque. C'était là que le feld-maréchal Rommel allait le recevoir.

Le décor somptueux fit grande impression sur Lane. La famille de La Rochefoucauld vivait dans un environnement magnifique, au milieu de trésors acquis (ou pillés) au cours des siècles par une succession de comtes et de ducs aux visages austères. Ce n'était que tapisseries des Gobelins et